

9. La lettre de Marie Louise Julia Aubert à son fiancé Louis Henri Aubert¹ – l'original est sur papier à entête de la Fabrique d'horlogerie Aubert Frères au Sentier –

Marie-Louise-Julia Aubert avait 19 ans lorsque les Bourbakis entrèrent dans la Vallée de Joux. Elle était alors fiancée à Louis-Henri Aubert, qui se trouvait être mobilisé aux Verrières, là où le gros de l'armée de l'Est trouva refuge. Lorsqu'elle lui écrit cette lettre, elle est bien sûr loin de se douter que son fiancé participait au même moment à l'accueil de plus de cinquante mille soldats français. La première partie de cette correspondance à retrouver dans notre ouvrage spécial Bourbakis.

Derrière-la-Côte, jeudi 2 février 8 heures du soir

Mon cher Henri, j'ai dû quitter ma lettre avant-hier soir, parce qu'il nous arrivait des soldats suisses. Nous pensions qu'ils ne servaient à rien du tout, mais nous avons été bien contents de les avoir pour désarmer tous ces fusiliers français qui sont arrivés hier, tant par le Poste des Mines que par d'autres chemins. Je ne vous en dis pas le nombre, car je ne le sais pas. Les uns disent d'une manière, les autres d'une autre, pour le moins ce doit être dix mille. Nous avons fait de la soupe hier et aujourd'hui sans arrêt. Nous ne nous sommes couchés qu'un moment encore tout habillés. Dans la maison, nous en avons couché une trentaine et nourri de quarante à cinquante. Un officier a aussi passé la nuit chez nous. Ce pauvre jeune homme avait très bonne façon, il avait l'air très triste, c'est un M. Emile Morin qui habite Lyon depuis quelque temps. Tous ces soldats ont été dirigés sur Bière, Vaulion, Vallorbes etc. Il y en avait une ligne serrée depuis le long des Bioux jusqu'au Sentier, il y en avait encore une masse le long du Brassus. Il en reste encore quelques-uns mais qui sont malades, ils sont à la cure et à l'église. Nous avons eu beaucoup de peine à nous procurer du pain, C'était à la ville, au Sentier, on n'en aurait pas trouvé une once ; il y avait ces Français qui offraient des pièces de vingt francs contre un morceau de pain, d'autres qui venaient de recevoir dix mille francs disaient la même chose ; on dit qu'il y a une masse de blessés dans le Risoux, il y a aussi des mulets. Ils n'ont pas pu amener leurs canons parce qu'il y avait trop de neige ; ces officiers pleuraient en remettant leurs armes, on leur a redonné leurs sabres. Que de tristes choses nous voyons ! J'espère que tu n'en vois pas autant. Les soldats du 45^e sont bien occupés ; le nôtre n'était pas rentré à la maison depuis hier matin.

¹ Marie Louise Julia Aubert (Derrière-la-Côte le 17.06.1852 – Le Sentier, le 22.05.1942) a épousé l'année suivante, le 20.06.1872, Louis Aubert (Le Solliat le 02.10.1847- Le Solliat, le 25.09.1916), horloger et agriculteur. Ils eurent 8 enfants, dont Elisa Aubert, épouse du Lieutenant-colonel Guignard décédé tragiquement le 14 avril 1916.

Je n'ai pas encore pu aller au Solliat, ils ont été autant occupés que nous, ils ont aussi été à donner jusqu'à leur dernier morceau de pain et de la soupe en quantité ; on est demi-mort. On craint encore de ramasser des maladies, ils sont d'une saleté extraordinaire ; on les a fait laver, on leur a donné des bas, du pain, du vin, du sucre, café, chicorée, jus, cigares, tabac, etc. Ils nous ont bien remerciés, ils se trouvaient bien, il y en avait qui n'avaient rien mangé depuis huit jours. Nous avons eu des turcos qui s'étaient battus au moins cinquante fois. Il y en avait qui y étaient depuis le mois de juillet, un avait été pris par les Prussiens à Sedan, il s'est échappé et a repris les armes. Ces pauvres malheureux sont sans nouvelles de leurs parents et amis. Dans ce moment il y a des femmes dans la cuisine qui disent les misères qu'il y a au Sentier ; des malades qui sont à l'église qui pleurent et crient du Frasse la Loue jusqu'à l'église² ; on aurait jamais cru que de nos jours on verrait de pareilles choses, et ce n'est peut-être que le commencement de nos maux.

...

J'espère pouvoir aller un petit moment au Solliat demain. J'aimerais bien que tu ne brûles pas cette lettre, renvoie-la moi sitôt que tu l'auras lue, j'aimerais bien la garder, je t'en dirai la raison quand j'aurai le plaisir de te revoir. Le 1^{er} février 1871 sera mémorable pour nous, je t'en réponds.

Tout le monde a fait son possible pour soulager un peu ces pauvres malheureux, mais je pense qu'il y en a toujours quelques-uns qui n'auront pas eu beaucoup, pour d'autres beaucoup. Ceux que nous avons logés nous ont bien remerciés, disant qu'ils se souviendraient toujours de nous. Excuse ma lettre, mais je suis fatiguée, j'écris comme cela me passe par la tête, à la guerre comme à la guerre.

Derrière-la-Côte, 3 février 1871, 8 heures du soir

Mon Henri,

J'arrive du Solliat, j'y ai passé l'après-midi, tes parents sont en bonne santé, ils t'envoient beaucoup d'amitiés et se réjouissent beaucoup de te revoir au milieu d'eux. L'ouvrage ne leur a pas manqué ; ils ont aussi eu de quinze à vingt français à loger et à nourrir ; les derniers sont partis ce matin ; chez vous ils ont aussi deux soldats à loger. Le chemin en dessus de Tivoli est couvert de tambours, de fusils, de gibernes, cartouches, etc., à des endroits il y en a trois pieds de haut ; il y a une vingtaine de soldats du 45^{eme} qui les gardent ; les enfants sont enragés (excuse l'expression) pour prendre des cartouches et de la poudre ; assurément il arrivera quelque accident. Aujourd'hui un de ces soldats, qui est de Bottens près d'Echallens, montait la garde près de la fromagerie de Derrière-la-Côte lorsque, malgré la défense de ses camarades, il a mis environ

² Graphie illisible et incompréhension de ces quelques mots. La Frasse est assez éloignée de Derrière-la-Côte.

une demi-livre de poudre dans un pot, puis a pris un charbon allumé qu'il a jeté dessus : il n'a pas été aussi prompt que la poudre qui aussitôt qu'elle a senti le chaud a sauté et fait partir le pot en morceaux, lesquels sont partis contre sa main droite et lui ont fait beaucoup de mal, ainsi que la poudre. Ses habits étaient tout noirs, ses cils, barbe et cheveux ont été complètement brûlés, sa main lui faisait très mal, il se roulait par terre; peut-être qu'il sera estropié pour toute sa vie, c'est bien triste. Cela nous montre que nous devons toujours agir avec précaution.

De quel côté que l'on se tourne on apprend de tristes choses. On nous dit qu'un de ces militaires suisses a la petite vérole, on a de quoi se réjouir si on nous l'apporte encore par là, et encore qu'il n'y a qu'un médecin pour les soigner.

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre, elle m'a fait grand plaisir, je l'attendais avec impatience ; je suis bien aise que tu sois en bonne santé, grâce à Dieu, il en est de même pour moi et nos parents, tant du Solliat que de Derrière-la-Côte, tous se réjouissent beaucoup de te revoir et t'envoient leurs amicales salutations. J'espère que vous n'aurez pas eu autant d'ouvrage que nous, et je te recommande de bien faire attention de ne pas aller ramasser quelque maladie. Ne fais aucune imprudence, ne touche rien de ces Français, s'il te plaît. Les deux soldats que nous logeons arrivent pour souper, ils ont assez bonne façon et très polis, nous en avons nourri pas moins de douze aujourd'hui. Ce sont ceux qui font la garde le long de Derrière-la-Côte, et ils ne sont pas très bien organisés pour recevoir de la nourriture, c'est pourquoi ils viennent chez ceux qui vont les chercher. Tu sais que papa avait reçu une lettre dimanche soir, c'en était une d'Adolphe, je l'ai vue, elle est très bien écrite, la réponse est prête depuis quelques jours, mais on a dû s'occuper d'autres choses, c'est pourquoi on la lui remettra je pense demain. Je t'avais promis de tirer des versets et de te les écrire, en voilà un tiré dans ce moment, il est pour nous deux. Dieu est notre retraite notre force et son secours dans les détresses est fort aisé à trouver. Il est beau ce verset.

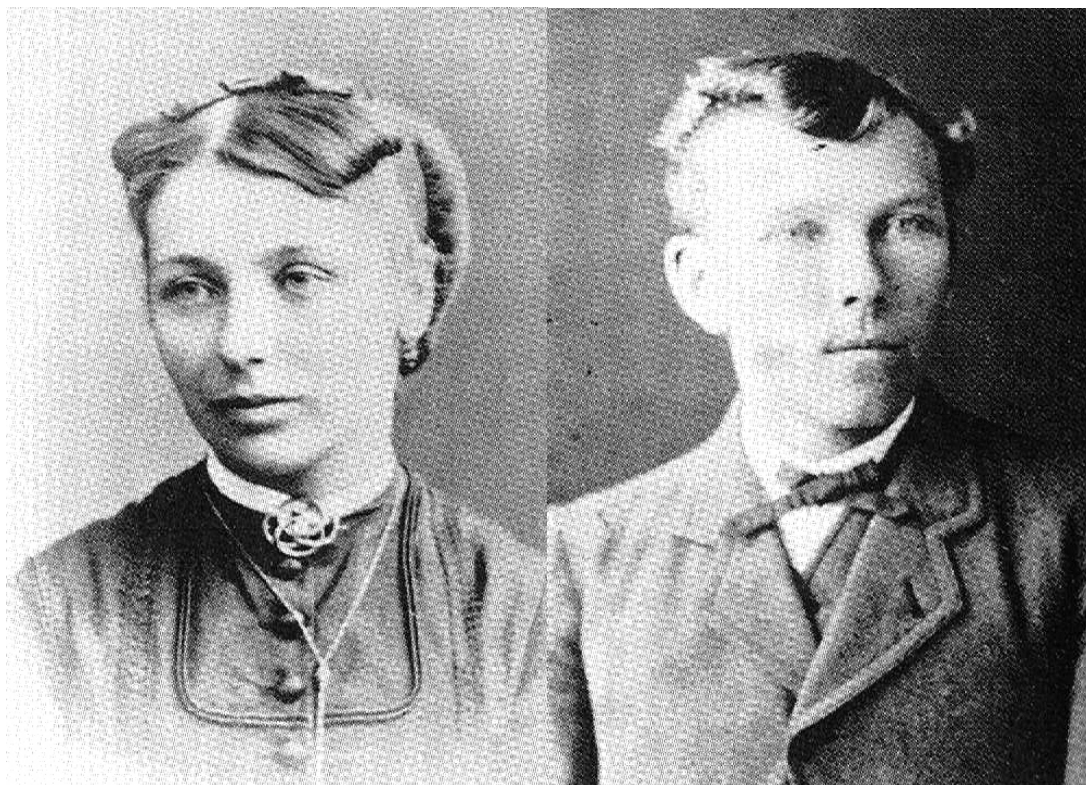
Adieu, mon cher Henri, j'espère que tu nous reviendrais bientôt en bonne santé ; reçois les baisers de ta fiancée qui t'aime.

Julia Aubert

On dit qu'il nous veut encore arriver des Garibaldiens.

« L'Eternel est bon ; il est une forteresse au temps de la détresse et il connaît ceux qui se confient en Lui. »

Adieu cher.



Julia et Henri.



Derrière-la-Côte.

En sais que papa avait reçu une lettre
Dimanche soir, c'en était une d'Adolphe,
je l'ai vue elle est très bien écrite, je
la réponse est prête depuis quelques
jours, mais on a dû s'occuper d'autres
choses, c'est pourquoi on la lui remette
je pense demain. Je t'avais promis de
tires des versets et de te les écrire, en voilà
un tire dans ce moment, il est pour
nous deux. Dieu est notre retraite
notre forteresse, notre secours dans les di-
resses, et fort aisé à trouver. Il est
bien bon ce verset,

Adieu mon cher Henri, j'espère que
tu nous reviendras bientôt en bonne
santé, reçois les baisers de ta
fiancée qui t'aime
Julia Aubert

On dit qu'il nous veut encore voir
des Garibaldiens.
L'Eternel est bon, il est une forteresse
au temps de la détresse, et il comble
celle qui se confie en lui.
Adieu chère.

Partie de la lettre de Julia Aubert.